

Produire l'information

UN journal télévisé français ressemble plus à un journal télévisé brésilien, américain, mexicain ou allemand, qu'à une émission française de variétés : les informations télévisées sont donc bel et bien, à l'échelle mondiale, un genre discursif particulier, avec une structure de base qui reste essentiellement la même par-delà les frontières et dans des pays industriels très différents les uns des autres du point de vue économique, politique et socio-culturel. Bien entendu, on trouvera des variations multiples touchant à l'emphase donnée à tel ou tel type de nouvelles, à la mise en séquences du journal, au style et au nombre des journalistes qui apparaissent à l'écran, aux opérateurs de transition utilisés, etc. Mais l'homogénéité de structure rappelle que, pour expliquer ce genre tel qu'il s'est cristallisé dans les pays industriels, il faut chercher du côté des tendances globales de l'évolution de ces mêmes pays et des lois de leur « médiatisation » progressive, et non pas dans le contexte immédiat, conjoncturel, de chacun d'eux. Pourquoi, par exemple, faut-il un présentateur (ou une présentatrice) ? On pourrait très bien imaginer le journal télévisé construit selon la formule classique du documentaire : des images, des têtes de chapitres présentées par des panneaux de texte, et une voix off, anonyme, qui raconte l'actualité. Si cette forme est devenue inacceptable, si, dans l'audiovisuel de masse, l'actualité ne peut pas être énoncée par une voix anonyme (tandis que le savoir anonyme est acceptable sous d'autres formes, comme par exemple le télétexte de l'écran télématique), c'est pour

des raisons qui touchent aux fondements du genre et à son évolution historique.

Devant le remue-ménage produit autour des informations télévisées depuis le 10 mai, il n'est peut-être pas inutile de rappeler ces « faits de forme » : le désarroi des journalistes, l'inquiétude du gouvernement et la polémique dans les médias ne concernent que des détails, ne mettent en cause que des variations mineures, dans le cadre d'une structure qui reste intacte. Le journal continuera vraisemblablement à être entièrement fondé sur ce lien subtil, sur ce rapport fantasmagorique par lequel un corps se montre et nous regarde au fond des yeux (la « confiance » dont parlait Jean-Marie Cavada le 16 février 1981, en présentant celui qui avait été choisi pour remplacer Roger Gicquel).

ON peut se demander pourquoi, de cette structure de base (dont le rapport de contact instauré par le regard n'est qu'un des éléments constitutifs), personne ne parle. Les « faits de forme » seraient-ils donc innocents ? Certainement pas, bien qu'ils se situent à un tout autre niveau que celui où l'on décide des différences entre une télévision « giscardienne » et une télévision « socialiste ». Si les fondements sémiotiques du journal télévisé restent en dehors de la discussion, c'est parce que leur analyse nous conduit à une évidence aveuglante : toute information est construite, les médias ne re-produisent pas l'actualité, ils la produisent. Et la notion d'une information « objective » n'est qu'une illusion, qui fonctionne le plus souvent comme un alibi.

Dans nos sociétés, les relations entre des jeux de langage qui obéissent à des règles sémiotiques différentes (comme c'est le cas du politique et de l'information) sont toujours conflictuelles. Chacun de ces jeux définit par des méthodes différentes sa pertinence, son vraisemblable, son rapport à la sincérité ; chacun suit son chemin pour engendrer la croyance. Et tous les deux se disputent la plus grande surface de production de réalité (donc de vérité) des sociétés médiatisées : l'écran de télévision. Si l'illusion de l'objectivité est si tenace, c'est parce que, en instaurant le plus gigantesque des malentendus, tout le monde y trouve, à bon compte, son compte. C'est au nom de l'objectivité que les journalistes essayent, tant bien que mal, de s'aménager un espace de manœuvre face aux pressions du pouvoir politique. Et c'est par les « déformations » de l'objectivité que les hommes politiques justifient leurs interventions dans un jeu qui n'est pas le leur.

Prenez donc un magnétoscope et détournez-le des utilisations que vous suggèrent les fabricants : faites cette chose inouïe consistant à enregistrer non pas le film diffusé par le ciné-club, mais un journal télévisé. Regardez-le ensuite plusieurs fois, à vitesse normale et au ralenti. Arrêtez souvent sur l'image. Regardez l'image en annulant le son. Peu à peu, le phénomène se produira : vous allez découvrir un univers insoupçonné, et une certaine structure deviendra visible. Vous comprendrez que les mêmes images, présentées dans un ordre différent, donneraient à l'événement un sens complètement différent. Vous constaterez l'importance cruciale de ce sourire qui apparaît à un moment précis du propos du journaliste. Vous devinerez le poids de tel ou tel geste, et la pertinence du fait que, cette fois, le commentaire de l'envoyé spécial est illustré par des images d'archives, tandis que, l'autre jour, il nous regardait de New-York.

FACE à ce réseau de sens, où il suffit de changer l'ordre de deux images pour passer du drame à l'ironie, on comprend peut-être que les altérations flagrantes, explicites et visibles d'un texte audiovisuel (comme celle qui, semble-t-il, a été pratiquée par Jacques Hébert à TF 1 et qui lui a valu sa suspension par le président de la chaîne) sont loin de nous orienter vers la vraie question. La vraie question est bien simple : comme tout objet de discours, celui que nous appelons l'« actualité » est un objet construit. L'actualité d'une journée déterminée peut être façonnée de multiples manières. Ce que chacun désigne comme l'information « objective » n'est que celle qui lui convient le mieux, celle qui accroche sa croyance, celle qui accomplit son vraisemblable ou éveille son désir.

Si, dans une démocratie, on est incité à réclamer le plus d'autonomie possible de l'information audiovisuelle à l'égard du pouvoir politique, ce n'est donc pas pour assurer une information « objective », mais pour donner sa chance à la diversité. L'analyse des discours révèle une évidence incontournable, à savoir qu'entre l'illusion de l'« objectivité » et l'illusion totalitaire il n'y a qu'un pas : elles se nourrissent toutes deux de l'idée qu'il y a, pour chaque objet, le bon discours.

Que chacun joue son jeu. Et que l'espace du jeu de l'information soit suffisant pour que des stratégies diverses y éclatent. A travers cet éclatement, la structure (les règles constitutives du jeu) deviendra peut-être visible. Ne demandons pas mieux : dans l'ordre du discours, la seule vérité est celle de sa structure ; dans l'ordre de la culture, la seule liberté est celle de la différence.